

LA GAZETTE DE LURS

de François Richaudeau



JEAN GIONO

50 ans

1970 — 2020

Numéro 45 — Août 2020

Comprendre - Communiquer - Enseigner

Lire et relire Jean Giono

La Gazette de Lurs consacre ce numéro à l'anniversaire des cinquante ans de la mort d'un immense écrivain : Jean Giono. François Richaudeau a côtoyé Jean Giono, son ami Maximilien Volx et bien d'autres compagnons de Lure. Il fréquentait régulièrement ces rencontres avant de s'installer au cœur du village de Lurs. La présence de Jean Giono aux rencontres de Lure entre 1952 et 1965 a contribué à rehausser le prestige de cette manifestation consacrée à l'origine à la typographie. 2020, c'est donc l'année Jean Giono malheureusement amputée des rencontres et de nombreuses manifestations artistiques. On peut trouver, dans l'actualité immédiate, des résonances avec certains livres de Jean Giono tant il est vrai que leurs sujets sont contemporains et que les enseignements à en tirer nous concernent : **« Il est évident que nous changeons d'époque. Il faut faire notre bilan. Nous avons un héritage, laissé par la nature et par nos ancêtres. Les choses se transforment sous nos yeux avec une extraordinaire vitesse. Et on ne peut pas toujours prétendre que cette transformation soit un progrès. Nos « belles » créations se comptent sur les doigts d'une main, nos « destructions » sont innombrables. »** *

Si les progrès techniques gigantesques au siècle dernier, rendent possible la canalisation de l'eau vive par la construction du plus grand barrage d'Europe sur la Durance, le prix à payer est la destruction des villages d'Ubaye et de Savines et la modification des modes de vie traditionnels. La création du centre nucléaire de Cadarache, non loin de Manosque rencontre l'opposition de Jean Giono, si bien qu'il a pu apparaître comme un précurseur de l'écologie, d'autant plus que l'attachement à la terre, l'hymne d'amour à la nature sont constamment réaffirmés dans son œuvre. Dans «L'homme qui plantait des arbres» la vie renaît grâce à l'action généreuse d'un homme mais avec Giono, c'est toujours plus complexe qu'il n'y paraît. D'ailleurs le diable peut être vert, dans la nouvelle *Faust au village ou le diable vert*. Deux thématiques antagonistes s'affrontent, dans le premier cas, c'est l'affirmation de la force de la vie qui triomphe sur la guerre et dans le second la puissance du mal qui conduit inexorablement l'être humain à succomber.

Alors pourquoi lire Giono ? Existe-il un message humaniste dans son œuvre ? La foi dans une forme de progrès de l'homme ? C'est au lecteur de répondre, l'œuvre est tellement immense qu'elle peut livrer deux visions antithétiques de l'humanité et qu'elle laisse une place à chaque lecteur. De nouvelles lectures sont toujours possibles avec l'éclairage des connaissances biographiques, critiques et littéraires très nombreuses et fort documentées dont on dispose.

2020, l'actualité nous invite à requestionner le monde, c'est le moment de trouver des clefs d'accès directes pour un parcours de (re) lecture de Giono que favorisent la diversité et l'invitation à la réflexion sur toutes les grandes questions qui nous concernent tous.

Jean-Marie KroczeK

* Jean Giono, *La Chasse au bonheur*, Jean Giono, éd. Gallimard, 1988, p. 83.

Une citation de François Richaudeau

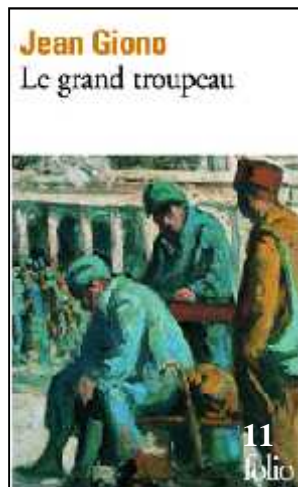
Le génie de Giono expliqué par nos sorbonnards : plus de mille pages sur Manosque, la Haute Provence, sa vie : on sait tout ... Et si Giono était né à Marmande ... : Giono toujours là, inchangé ; mes sorbonnards : à la trappe.
In Ce que je pense.



Jean Giono à la colombe et à l'étoile.

Tableau peint par son cousin; Serge Florio. Huile sur toile, 82x73 cm, 1934.

Récemment restauré, ce tableau a réintégré le parcours du MANAS-Musée d'Art Naïf et d'Arts Singuliers de Laval, dans la section intitulée *Miroirs de vie*. Voir page 8



2 : L'éditorial

Jean-Marie Kroczek

Linguistique

4 — 5: Les phrases de Giono

François Richaudeau

Jean Giono — 50 ans

6 : Le coup de bleu

Maximilien Vox

7 : L'homme le plus extraordinaire que j'ai rencontré

Maximilien Vox

8 : Portrait de Giono à la colombe et à l'étoile

André Lombard

9 : Présence poétique de Jean Giono

Jean-Luc Pouliquen

10 : J'ai fixé ton ciel sous mes derniers pénates

Maximilien Vox et André Lombard

11 : Jean Giono, plus jamais ça !

Frédérique Riba Sarat

Enseignement

12 : Cette école là, plus jamais !

Éveline Charmeux

13 : Le retour à l'a-normal

Dominique Grandpierre

Culture

14 : Paul Arène ? Inconnu au bataillon !

Jean-Marie Kroczek

Et aussi ...

15 : De vous à nous

16 : Chemin faisant, un poème : Panthéisme

Paul Arène

LES PHRASES DE GIONO

Jean Giono. Une analyse simpliste répartit ses œuvres en deux catégories : les romans paysans, écrits à la gloire d'une Provence traditionnelle, les romans du cycle du « Hussard », nous contant, à la manière de Stendhal, les aventures de héros romantiques. Au-delà de tout classement de ses écrits éclate la maîtrise exceptionnelle d'un grand écrivain : au niveau du style, de la narration, de l'imagination. La production romanesque de Jean Giono s'étale sur une quarantaine d'années : de 1928 à 1969, de Colline à L'iris de Suse, soit une trentaine de titres.

J'ai procédé à l'analyse de 13 titres : Colline, Regain, Jean le bleu, Le Chant du monde, Que ma joie demeure, Batailles dans la montagne, Fragment d'un paradis, Les âmes fortes, Le hussard sur toit, Les grands chemins, Le bonheur fou, Ennemonde, L'iris de Suse

Colline et Regain

J'ai commencé à analyser Colline - phrases courantes 13,6 mots, phrase la plus longue 49 mots. Après Regain - phrases courantes 13,3 mots, phrase la plus longue 44 mots - j'ai choisi Jean le Bleu écrit en quelques mois en 1932, en hommage au père de l'écrivain parce que c'est sa seule œuvre à caractère autobiographique. La phrase courante de Jean le bleu est longue de 12 mots, soit plus courte que celle des deux ouvrages précédents. Quant à la phrase longue elle est du même ordre de grandeur : 48 mots, contre 49 et 44.

Au cours de deux précédentes études portant sur Proust et Simenon, j'avais relevé une relation très nette entre la longueur de leur phrase et les thèmes des souvenirs de ces auteurs ; comme si l'exploration de la mémoire à long terme du scripteur s'accompagnait d'une phrase moins concise.

Jean le Bleu

Rien de tel chez Giono. Mais Jean le Bleu est-il une œuvre autobiographique ? Bien entendu elle est écrite à la gloire de son père, elle se passe, pour l'essentiel dans sa ville natale, Manosque, et un certain nombre de personnages cités ont existé.

Cependant, au-delà de ces grands traits, Robert Ricatte au cours d'une pénétrante étude nous révèle des écarts entre le réel et le raconté par l'auteur - Ce n'est pas à dix ans mais à trente ans que Giono a découvert la musique classique et son père ne lisait ni Bakounine ni Proudhon mais le Jocelyn de Lamartine.

L'œuvre de Proust c'est d'abord la quête obsessionnelle de son passé et une seule œuvre. Si variée qu'elle apparaisse à une première lecture, l'œuvre de Simenon fait peu appel

à l'imagination : la trame psychologique de la plupart de ses romans durs est toujours celle de la déchéance et de la solitude du héros ; il a vu tous les lieux où ses récits se passent ; il a rencontré les modèles de presque tous ses personnages.

Chez Giono les facteurs sont inversés. Naturellement il lui fallait un substrat à ses histoires : Manosque, la Haute-Provence, puis, plus au nord le pays de Trièves, les habitants de cette Provence fréquentés notamment lorsqu'il travaillait dans la banque.

Mais l'imagination l'emporte largement sur la réalité, la submerge dans ses œuvres ; mais aussi dans ses propos, dans ses confidences. Ce qui rend sinon absurde, du moins dérisoire les critiques des traditionalistes provençaux Félibriges, taxant notre auteur de tromperie quand il décrit « leur » Provence et ses habitants.



Après Marcel Proust, après Georges Simenon, poursuivant ses analyses quantitatives des grands auteurs, François Richaudeau s'attaque à Jean Giono. Mais, au fur et à mesure que l'entreprise avance, des correspondances, analogies ou oppositions entre les écritures apparaissent et la méthode quantitative en arrive à déboucher sur une analyse stylistique. C'est ce qui apparaît ici notamment en ce qui concerne les comparaisons entre les styles de Marcel Proust et Jean Giono.

LES PHRASES DE GIONO

Ennemonde

En 1965 Jean Giono publie Ennemonde et autres caractères. Ennemonde est le texte écrit aux phrases les plus longues de Giono. phrase courante : 24 mots, phrase la plus longue ; 112 mots

Puis-je laisser percer la fascination qu'exerce sur moi l'écriture d'Ennemonde et à nouveau prendre la parole au titre de lecteur subjectif pour dire que c'est avec l'iris bleu les deux œuvres de Giono que je préfère ?

L'écriture de Proust fait fréquemment penser à une démonstration : chaque nouvelle phrase étant reliée à la précédente par un terme de causalité qui en fait sa suite logique. Nous sommes en présence d'une transmission que j'appellerai par engrenage, les derniers segments linguistiques de la phrase initiale entraînant (tout comme les dents de la roue) par une pression logique le premier segment linguistique de la phrase suivante.

La construction de Giono est bien différente, ce n'est plus une force intellectuelle (la logique) qui anime les enchaînements mais un déploiement d'éléments, plus concrets, plus humains, moins désincarnés : le déroulement du temps, le parcours panoramique de l'œil...

Quand Proust démontre (par des chaînes de causalité), **Giono montre et fait sentir (par des chaînes additives)**. Proust pour retrouver, écrit (et pense) en démontrant ; **Giono lui, pour imaginer, écrit (et pense) en montrant. À la structure en engrenage de l'auteur de La Recherche oppose alors, ce que j'appellerai, la structure en déroulement de l'auteur de Regain.**

On peut relier les phrases les plus longues de Giono à des thèmes dominants : aux sens de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du toucher, de la vue (les bruits du vent et leurs significations, le goût du vin et ses évocations, les odeurs des feux les goûts culinaires d'Ennemonde, les bruits des tueurs de cochons transmis par le vent, les mains tendues pour guider la marche).

Il semble donc que du moins à travers cet échantillon linguistique réduit Giono utilise des longues phrases pour ce qui est le moins facile à décrire, à faire sentir à un lecteur «civilisé» : les effets de l'ivresse, les signes portés par le vent... tout ce qui ne ressort pas directement du langage articulé, mais se rapporte aux perceptions et aux pulsions de l'homme, les plus archaïques, les plus naturelles (au sens propre du mot) ; celles aussi

des animaux libres ; celle aussi du dieu Pan, dont le patronyme avait été choisi par l'auteur pour réunir ses trois premiers romans.

Et l'évocation du lever du jour en Camargue" qui complète l'œuvre écrite aux plus longues phrases est un hymne flamboyant à ce matérialisme païen ; j'en extrais ces phrases :

« De chaque touffe d'ajoncs suinte une odeur de charnier ; la mort a les couleurs du paon. Il n'y a plus de barrière entre le paradis et l'enfer. L'immortalité de l'âme est une grimace de clown pour amuser les enfants ; ce qui éclate, ce qui s'étale au grand jour, c'est l'immortalité de la chair, l'immortalité de la matière, la chaîne des transformations, la roue de la vie, l'infini des inventions et des avatars, le rayonnement des innombrables chemins de fuites et de gloire. »

« Dans le ciel de ces terres grises dont le soleil et le sel ont usé les couleurs jusqu'à la trame, Lucifer-Athéna grésille comme une alouette. »

Au, sein de cette vision, le destin d'Ennemonde, meurtrière de son époux, puis riche, heureuse, respectée, adulée même de tous, ne relève pas du cynisme, mais d'une philosophie saine et réaliste de la nature.

Oui, mais dans le roman suivant, L'iris de Suse, le héros se débarrasse du riche magot volé, qu'il avait caché, et finit, sa vie avec « l'absente », la simple d'esprit. Tout comme 36 années auparavant, l'auteur avait terminé Le chant du monde par l'union du héros Antonio avec Clara l'aveugle. Comme l'écrivain Jean Giono est complexe et multiple !

Comme l'écrivain Jean Giono est complexe et multiple !

François Richaudeau



LE COUP DE BLEU

Une amitié ancienne s'est nouée entre Giono et Maximilien Vox.

Après guerre, Jean Giono est inscrit sur une liste noire revenant à une interdiction de publier. Il est accusé d'avoir publié dans une revue collaborationniste. Sans rentrer dans le débat de cette période trouble, certains imprimeurs, dont Maximilien Vox, passeront outre la censure. "Une chaude amitié pour Giono" va rapprocher Vox de la Provence.

À cette époque, Lurs est l'un de ces villages fantômes que l'on peut rencontrer dans les Basses-Alpes. Giono affectionne particulièrement ce genre d'endroits. N'ayant pas de voiture, il profitera donc des visites de Vox pour s'y rendre. Ce dernier tombant amoureux de l'endroit achètera plusieurs maisons. C'est à l'entrée du village qu'il s'installera. Maximilien Vox a alors l'idée de faire venir à Lurs tous ses amis typographes, éditeurs, photographes, etc. pour réfléchir sur leurs professions loin des agitations de la capitale. Jean Giono lui assura alors : *Vous allez réussir parce que vous parlerez mé-*

tier !
Les premières Rencontres débutèrent en 1952.

Le Jean Giono que j'ai intimement fréquenté aura été celui de la Libération, et de l'expérience du Mal... dans le cœur d'autrui. Jusqu'à cette date, il était demeuré l'homme qui décrit si candidement l'instituteur d'Oppède, Justin Grégoire : sur papier quadrillé d'un cahier de classe. Il y relate comment il découvrit et adopta le Contadour avec la simplicité d'un jeune « normalien » émerveillé dans chaque fibre de son intelligence... Le Contadour... j'y suis allé parce que je venais de lire Jean le Bleu, Colline, Que ma joie demeure et les Vraies Richesses d'un seul coup, au sortir de l'École. Évidemment, je fus saoulé ! On écoutait Jean : c'est dire qu'on n'avait pas les pieds par terre. C'était le haschich, on « partait », on était « en voyage ».

Le Contadour, pour moi, c'est ça : un tas d'histoires évidemment, les histoires où il y a Jean sont toujours brillantes. Ce sont toujours des conclusions merveilleuses. On y entend un Giono comme jamais dans les livres. Un Giono extrêmement séduisant par une conversation admirable, pleine de trouvailles, d'inventions poétiques. Quand Jean lisait, on était cuit, paumé, c'était un miracle.

Sur les photos, on peut voir à quel point Jean était en forme. Éblouissant, quoi ! Je l'ai toujours vu et le verrai toujours ainsi : Ulysse costaud, homme magnifique.

Après le décès de Giono, je disais : « Voici tout un pan de l'histoire de Lurs qui s'écroule, et des racines profondes qui nous sont arrachées ».

La mort de Jean Giono laisse ses admirateurs, ses amis seuls et démunis. Nous mesurons maintenant sur quelles bases était construite l'École de Lure : une foi - mais aussi une voix, un sourire.

Son rayonnement, devenu mondial, n'empêcha jamais l'écrivain de tenir les Compagnons de Lure pour l'un de ses publics les plus particuliers. Tant qu'il put bouger, il venait parmi nous prendre un bain d'affection. Et enchantait les Compagnons par des fables admirables. Car nous l'ai-

mions. Jean aimait venir à nos sessions de l'École de Lure (pas Lurs - mais Lure ; la montagne voisine). Mais ce ne fut pas lui qui nous fit découvrir le village - encore que je le soupçonne de l'avoir très bien connu dans un lointain passé... D'y avoir eu quelque Contadour secret, strictement privé : il pouvait, sur dix kilomètres carrés, savourer dix vies de rechange dans un mouchoir de poche.

Dans les années 1950 à 1965, ses nombreuses présences furent un enchantement : « Humbles écoliers du vieil Homère », comme dit Mistral, nous le laissions parler impalpables comme la poussière diaprée sur les ailes d'un papillon...

Il tenait sous le charme une assistance chaque année plus nombreuse, qui monta graduellement de quinze à deux cents personnes - n'ayant, ô merveille ! qu'une seule âme collective. Plus grave, plus sérieuse même, que celle qui avait respiré au Contadour : car, en ces temps-là, il n'y avait pas d'amateurs parmi nous. Rien que des gens de

métier : de mon... de mes métiers — et qu'unissait une foi profonde. On entra à l'École de Lure comme on entre en religion ; il y avait un serment annuellement renouvelé, des mots de passe, des formules et des gestes mystiques...

Le «chancelier de Lure» buvait devant la foule le rituel «coup de bleu», d'eau pure teintée de méthylène - symbole des puissances du paysage antique, mi-grec miflorentin, qui nous recevait dans son sein... Fraternellement unis : artistes, imprimeurs, papetiers de tous pays - ayant soif d'échanges humains, certes: mais surtout, des vérités inexplorées de la doctrine typographique à laquelle j'avais voué ma vie.

Avec Jean Giono, tous ceux qui sont venus aux Rencontres, je les revois, dans mon rétroviseur.

Maximilien Vox

Mémoire d'un typographe
in Communication et Langages n° 19
1973 6



L'HOMME LE PLUS EXTRAORDINAIRE QUE J'AI RENCONTRÉ ...

Je J fais ma part. Chacun connaît la réponse du Colibri que cite Pierre Rabhi. En 1953, avec *L'homme qui plantait des arbres*, Jean Giono l'avait précédé. Nous devrions tous lire (et relire) cette courte nouvelle. Et, nos petits gestes, répétés jour après jour avec patience, pourront changer un coin du monde. Et, nos gestes à tous, une fois cumulés, pourront changer le monde tout entier. Nous n'avons rien à demander à personne. Aucune autorisation ne nous est nécessaire. Nous sommes armés de nos seules volontés et cela suffit. Il nous suffit d'en prendre conscience comme Elzéard Bouffier le héros de Giono. Offrons ce texte à nos proches et à nos amis, invitons-les à regarder le splendide dessin animé de Frédéric Back. Peut-être, pour eux aussi, leurs petits gestes, en apparence minuscules et inutiles, s'accumuleront pour former un formidable courant de changement. Aujourd'hui, rien ne peut freiner la diffusion des mots de Giono qui, en 1957, déclara : *J'ai donné mes droits gratuitement pour toutes les reproductions*. Il ajoutait : *C'est un de mes textes dont je suis le plus fier. Il ne me rapporte pas un centime et c'est pourquoi il accomplit ce pour quoi il a été écrit*. Un jour Jean Giono raconta à son ami Maximilien Vox la genèse de sa nouvelle....



Le plus grand magazine américain du monde (sic) lui posa un jour la question, comme à plusieurs illustres : « Quel est l'homme le plus extraordinaire que vous ayez jamais rencontré ?

- Moi, j'ai très bien réfléchi, et je me suis pensé : c'est Bouffier Elzéar. (Je dresse l'oreille : première nouvelle,..)

« Je la leur ai écrite, son histoire... C'est un berger des plateaux, du Contadour; un berger qui a une idée. Toute sa vie, il a ses poches pleines de glands : il marche sans cesse de son pas penché de paysan. Et, partout où il fait halte, il plante sa canne ferrée dans le sol. Pic ! il se baisse et enfouit un gland. Plac ! il donne dessus un coup de talon : et hop ! il continue plus loin... Toute sa vie, Elzéar.

Et ça pousse, ça pousse : au bout de vingt ans il y a des bois, au bout de cinquante il y a des forêts de chênes. Des millions, des centaines de millions (sic) de chênes. Tous les plateaux de Provence, tous, sont couverts de chênes ! La richesse, la santé, le salut du pays.

Pic ! Plac ! Elzéar Bouffier marche, marche toujours... Jusqu'au jour, à quatre-vingt-deux ans, où il s'en va du cœur, à l'hospice de Banon. Cercueil en cœur chêne.*

Le plus grand homme, oui mon bon, que j'aie jamais rencontré!

En guise de réponse, voilà que survient à Manosque un envoyé spécial du magazine, par avion express, accompagné de reporters, de caméras et de micros... comme pour un roi.

« Elzéar Bouffier » ! Il paraît qu'il rappelait aux Américains leur pro-

pre John Appleseed, un bonhomme légendaire qui plantait, lui, des pépins de pommes...

Sa gloire était d'avance assurée : des articles dans toute la presse mondiale, ses « Mémoires » illustrées de photos en quadrichromie, des émissions Columbia, un film Paramount avec l'étoile Brandon Marlo... ,

Mais ces immenses forêts de chênes sur toutes les Basses-Alpes ? On ne les voyait nulle part. Et ces bustes, ces monuments, cette plaque funéraire consacrant la reconnaissance d'un peuple, où les découvrir ? Ces portraits en lithographies romantiques, comment se les procurer ?

- Essayez tout de même les registres de l'hospice de Banon, ai-je dit... Mon type s'y est plongé jusqu'au cou : au bout de huit jours, ô joie ! il avait découvert un Bouffier, C'est un bon nom du pays ; celui-là, hélas ! se prénom-mait Arthur... comme l'abbé Martel.

Tu penses si, moi, j'en ai connu des Bouffiers — et des Elzéars : seulement, c'était jamais le même gars qui portait les deux noms à la fois. Le brave monsieur américain au cigare, il n'a jamais voulu comprendre que j'avais presque tout inventé, pour la beauté de la chose. Il est reparti vers sa Californie, persuadé que je lui cachais un tas de trucs... Encore un peu, il m'aurait traité de menteur. Hé oui : moi ! Mais enfin, hein, je peux compter sur toi pour me servir de témoin assermenté ?

Maximilien Vox

PORTRAIT DE GIONO À LA COLOMBE ET A L'ÉTOILE

Ce Fiorio-là, bien entendu, a une histoire, mais bien trop longue – feuilletonesque à vrai dire ! - pour être racontée ici en un seul article.

Je vais donc plutôt m'attacher au Portrait lui-même dont, en 1934, Giono fut tout à la fois le sourcier, le modèle et le commanditaire, à l'occasion d'un séjour du jeune peintre chez lui, au Paraïs, tandis qu'il travaille à *Que ma joie demeure* dans son bureau alors du rez-de-chaussée.

« Serge, maintenant tu vas aller plus loin, tu vas faire mon portrait ! » lui lance-t-il quasi péremptoire –mais pure déclaration d'amour ainsi faite ce jour-là à sa peinture ! - dès le pied posé en terre manosquine à sa descente du train, arrivant du village de Taninges, en Haute-Savoie où, pour gagner sa vie, le jeune peintre casse du caillou à la carrière à ciel ouvert de l'entreprise paternelle.

Et pas plus tard que le lendemain matin de bonne heure, Giono lui glisse deux trois solides billets en poche au moment de monter dans l'autocar pour Marseille afin d'en ramener toile et pinceaux, plus toutes les couleurs de son choix.

Après quoi, cette fois tous les deux enfin prennent place. L'un assis comme d'habitude à sa table d'écriture, l'autre debout à deux pas, pas plus, et pas bien de face, une toile vierge installée devant lui sur un chevalet de fortune construit en vitesse de ses propres mains à partir d'une chaise rustique.

Quoique réalisé sans repentirs, inspiré, coulant de source dans la confiance mutuelle, le portrait exigea quand même trois semaines d'un travail passionné, assidu. Rare scène, n'est-il pas, exceptionnelle, que celle de l'écrivain à l'œuvre portraituré dans le même temps sans jamais pour cela prendre une seule fois la pose !

Finalement, autre Noé en son arche, Giono est là, rêvant ici tout haut de concert avec Serge, en purs poètes, tandis qu'une puissante colombe blanche vient tout juste d'accoster sur sa droite, familièrement présente tout près de la main qui écrit, va

écrire, écrira encore jusqu'en octobre 1970. D'autre part, contrastant avec l'intense nuit d'encre de la veste, les yeux de Giono sont de ce même bleu céleste d'où, inscrite en plein ciel dans cet autre Fiorio authentique contenu dans la fenêtre ouverte, irradie en plein jour une fabuleuse grande étoile à cinq branches veillant sur un Manosque de songe, assez fantastique : celui-ci haut perché ceint de remparts telle une nouvelle Jérusalem comme aurait pu la représenter un primitif ou, mieux encore, pré-renaissants, Giotto ou l'un des deux Lorenzetti.

Portrait fidèle au plus haut point donc, puisqu'avant tout profondément intérieur. Discret autoportrait du peintre aussi, arrivant à un palier décisif de son art comme, très bientôt, à un nouveau tournant de son existence.

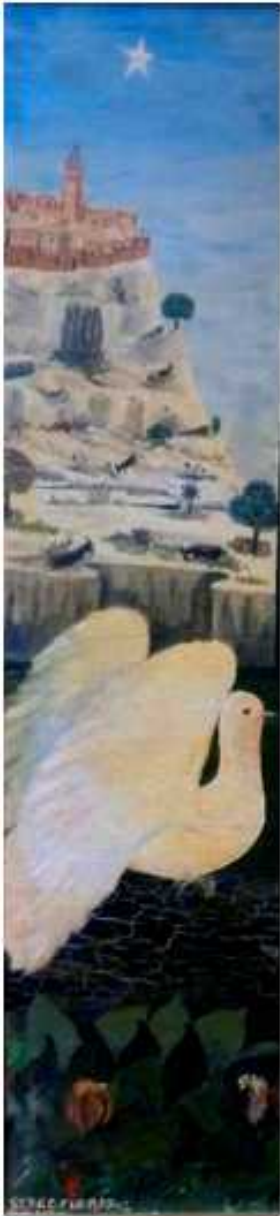
En effet, nul doute que cette œuvre réussie, d'importance, magistrale même, peinte à vingt-trois ans pile, ne fut pas sans quelques retentissements fructueux sur la suite de la carrière et la vie de son auteur. Ne serait-ce que par les ferventes amitiés admiratives, nombreuses et variées, qu'elle lui attire d'emblée et par la suite, à commencer par celles, immédiates, d'Eugène Martel et de Thyde Monnier.

Majeur dans l'œuvre, ce portrait ne fut pas, non plus, sans liens au moins intermédiaires avec le choix décisif, en 47, de l'installation de la tribu Fiorio au village de Montjustin où, lui aussi *voyageur immobile* en son minuscule atelier lumineux face au Luberon, Serge y peindra, tant avec passion qu'avec enthousiasme, souvent en musique, durant tout le restant de ses jours.

« *Le portrait de Jean* », « *Le portrait de Serge* », le titre en varie selon la famille.

André Lombard

Animateur du blog sur Serge Fiorio
sergefiorio.canalblog.com



PRÉSENCE POÉTIQUE DE JEAN GIONO

« **Tout est venu de ce jour de mai : le ciel était lisse comme une pierre de lavoir ; le mistral y écrasait du bleu à pleine main ; le soleil giclait de tous les côtés ; les choses n'avaient plus d'ombre, le mystère était là** ». **Ces quelques mots que l'on trouve au début de son livre *Le Serpent d'étoiles* suffisent, par leur force évocatrice et la beauté des images qu'ils ont créées, à nous faire comprendre que Jean Giono est un poète.**

Mais c'est un poète qui n'a pas voulu s'en tenir à la verticalité de l'instant poétique, à ce moment d'extase où l'on échappe à la linéarité du temps des hommes, porteur de drames et de catastrophes. Bien au contraire, il a voulu suivre les hommes dans leurs vies afin de raconter jusqu'où elles pouvaient les mener et le constat a pu être terrible. Dans *Un Roi sans divertissement* le personnage de Langlois est habité par l'instinct de tuer, sans raison, pour le seul plaisir.

La poésie contenue dans l'écriture de Giono permet en continu de se dégager de cette noirceur humaine dont lui-même a fait les frais. Incarcéré en 1939 pour pacifisme, il le sera à nouveau en 1944 pour collaboration. On a pu depuis faire la part des choses.

À vrai dire, ses démêlés avec les autorités politiques et judiciaires ne constituent pas l'essentiel pour les poètes qui ont tout de suite reconnu en lui un de leurs pairs. C'est ce que je voudrais brièvement évoquer en parlant de quelques-uns qui me sont proches.

En 1971, dans le numéro de la revue de *Poésie 1* qu'il a consacré aux poètes de L'École de Rochefort, c'est à dire à René Guy Cadou, Luc Bérimont, Jean Follain, Michel Manoll, Jean Rousselot et quelques autres, Jean Dubacq écrit : « Goût identique, derrière la diversité des formes, pour une sorte de panthéisme rédempteur, au moins par une présence au monde, une vie qui a un ventre et des mains ». Hélène Cadou me parlera plus tard d'échange



de lettres de son mari avec Jean Giono.

Au cours d'entretiens qu'il m'avait accordés avec Bernard Manciet, Serge Bec, poète de langue provençale originaire du Luberon, avait tenu à marquer sa filiation avec l'écrivain de Manosque : « Giono je l'avais découvert dans *Le Chant du monde* et alors une galopade effrénée m'entraîna à la poursuite de son œuvre ; je m'intégrais avec bonheur dans sa re-création de la Haute-Provence qui me la restituait dans son poids dramatique et je découvrais ce pays, mon pays, l'univers, à chacune de mes enjambées respiratoires, comme un grand ciel d'orage solaire »,

De tous les poètes qui m'en ont parlé, c'est cependant Lucienne Desnoues qui m'a permis de l'approcher au plus près. Elle me raconta comment un jour, venue rencontrer Giono dans sa maison *Le Paradis*, elle était restée dormir dans son bu-

reau, l'heure étant trop tardive pour rentrer chez elle. **C'était au moment où il terminait *Le Hussard sur le toit* dont le manuscrit se trouvait sur sa table d'écriture. Elle avait ressenti comme une irradiation se dégageant de ses pages et voyait par la plume de Giono l'expression d'une lignée qui avait pris la vie à bras le corps, de plusieurs générations qui vivaient toujours en lui.**

Jean-Luc Pouliquen

Portrait par Jacques Basse

Jean-Luc Pouliquen
chroniqueur régulier de la Gazette
anime le blog
« L'oiseau de feu du Garlaban ».

J'AI FIXÉ SOUS TON CIEL MES DERNIERS PÉNATES

C'est en 1971 qu'à 16 ans j'écrivis à Maximilien Vox depuis l'internat du lycée Esclançon de Manosque pour lui demander pourquoi il s'était installé en Haute Provence et ce qu'il en était. Ma double demande l'ayant touché, sa réponse ne se fit pas attendre et je pus donc, en effet, prendre connaissance de sa dense et belle réponse reçue tout de suite, par retour de courrier.

Parce que me trouvant alors à l'âge où, pour ma génération, il était dans le vent de partir pour Katmandou, le Pérou, ou tout autre destination de "bout du monde" – ce qui à moi ne me disait rien –, cette lettre pleine à ras bord m'arriva et m'atteint donc à point, m'ancrant au contraire un peu plus profondément en mon amour et en mon enthousiasme pour ce lumineux territoire haut provençal si attachant à divers niveaux ; qui, de plus, fin finale, se trouve être mon pays natal.

Pour bien m'en imprégner, à cœur, je la relus souvent à l'époque et, parce que pour moi enchanteresse tout autant qu'inépuisable, à chaque fois elle me fit grand bien, m'encourageant toujours un peu plus à être davantage moi-même, ici, et cela tout au long de ma vie, jusqu'à maintenant.

André Lombard.

Mon cher garçon,

Tu m'as écrit une lettre obligeante, dans un français terriblement embrouillé.

J'y réponds brièvement, parce que l'École de Lure m'a laissé fatigué – à cause de mes 76 ans peut-être. Voici :

« Haute Provence a toujours été le terme dont j'ai revêtu, depuis mon enfance, l'idéal qui me faisait vivre : le pays de mon rêve éveillé et de mes amours lucides...

Le snobisme de notre époque, à la chasse des dénominations péjoratives, a déniché dans la toponymie de nos départements toutes les connotations de bassesse ou d'infériorité. En ce qui nous concerne, le résultat aura été bienheureux.

C'est que, pour une fois, on sera revenu à la véritable appellation géographique du terrain : à peu de choses près, nous remontons au royaume de Forcalquier – cette « souveraineté de routes », comme disait Camille Jullian – à cette région bien à nous qui n'a rien à voir avec la Provence maritime, ni la patrie de Tartarin...

Élèves du lycée de Manosque, lisez l'œuvre complète de Jean Giono – qui a remis votre pays sur la carte : c'est par la magie de la littérature qu'une contrée de France aura retrouvé son nom distinctif.

Mélange de haute poésie, d'observation aigüe, parfois de galéjade ou de subtile déformation : **le cycle gionisque aura marqué nos lettres d'un signe ineffaçable.**

Les Compagnons de Lure lui doivent d'être devenus provençaux d'adoption : telle est la vertu du génie.

Jean-le-Bleu avait sans doute raison de nous dire : « Voyez-vous, mes enfants, au Contadour on a fait trop de philosophie et de politique : vous allez réussir vous, parce que vous parlerez métier. »

En foi de quoi, mon cher bonhomme, j'ai fixé sous ton ciel mes derniers pénates : et me dis heureux de signer ton bien dévoué Vieux de la montagne.

(alias : « Maximilien Vox né S.W. Monod.)



Mon cher garçon, tu m'as écrit une lettre obligeante, dans un français terriblement embrouillé.
J'y réponds brièvement parce que l'École de Lure m'a laissé fatigué – à cause de mes 76 ans peut-être. Voici :

En foi de quoi, mon cher bonhomme, j'ai fixé sous ton ciel mes derniers pénates : et me dis heureux de signer ton bien dévoué Vieux de la montagne
(alias : « Maximilien Vox » né S.W. Monod.)

JEAN GIONO, PLUS JAMAIS ÇA !

Plus jamais ça. 1938, dans Refus d'obéissance, Jean Giono écrit : Ce qui me dégoûte dans la guerre c'est son imbécilité. J'aime la vie. Je n'aime que la vie. A la guerre j'ai peur, j'ai toujours peur, je tremble, je fais dans ma culotte. Parce que c'est bête, parce que c'est inutile. Quand je disais : Jamais plus, ils me répondaient tous « non, non, jamais plus ». Ils avaient peur de la guerre c o m m e m o i .

Au lendemain de la Première Guerre Mondiale et jusqu'à la fin de sa vie Giono lutte contre la guerre. Il confie : « J'étais riche en images infernales ». Matrice de son œuvre, il exorcise ce stock d'images par la littérature. 1939, Recherche de la pureté, Giono s'élève farouchement contre l'enrôlement, le commandement, l'héroïsme, la sublimation de la virilité. A Verdun, alors que le communiqué officiel parle d'héroïsme, il dit : nous tenons parce que les gendarmes nous empêchent de partir, nous fuyons de tous les côtés. Il a vu la chair des hommes hachée, pulvérisée par les mitrailleuses, les morts éventrés mêlés à la terre, le nez dans la boue. Il décrit la barbarie, les terribles dysenteries sanglantes des soldats dans les tranchées, la putréfaction, le grouillement des vers, les rats bouloquant la pâte de chair, les corbeaux becquetant les yeux des morts qu'on retrouve dans la scène d'ouverture dans Le Hussard sur le toit où les horreurs du choléra rappellent celles de la guerre.

La guerre conçue et préparée par des vieillards, des financiers, des politiciens qui regrettent leur virilité perdue, est basée sur l'obéissance passive, absolue des hommes jeunes. La puissance des ordres des chefs terrorisent, menacent par un poteau, une corde et un bandeau sur les yeux pour manquement au règlement.

L'écrivain Giono pacifiste est né de



cette douloureuse expérience vécue dans sa jeunesse. En 1925 dans son premier texte *Naissance de l'Odyssée, le retour de la guerre de Troie d'Ulysse* fait miroir au retour de guerre de Giono. La même année la nouvelle

Ivan Ivanovitch raconte une amitié entre deux soldats de langues différentes, entre homme et nature, avant de se quitter pour toujours.

Dans ses romans Giono ne cessera de décrire des batailles. 1931, il démontre l'absurdité de la guerre dans *Le Grand Troupeau : le grand chaos, les liens distendus entre soldats et familles*, l'horreur, les boucheries peu héroïques, le déséquilibre au combat, l'abolissement des rapports des combattants, la déshumanisation. Le thème de la forêt-armée en marche est suggéré dans l'imaginaire de *Batailles dans la montagne en 1937*. Dans *Les Vraies Richesses, l'évocation du tableau de Paolo Uccello, la Bataille de San Romano, a quelque chose d'apocalyptique*. De son côté *L'homme qui plantait des arbres* offre la description d'une nature rappelant le spectacle des champs de batailles : dans une

désolation sans exemple, un squelette de village et un clocher écroulé. *L'Angelo du Bonheur fou* traverse la révolution, la guerre civile et la guerre à l'Autriche, tandis que le capitaine désœuvré d'*Un roi sans divertissement* est le protagoniste d'un roman de sang et de cruauté. Son dernier récit de bataille sera le *Désastre de Pavie*.

« Je ne peux pas oublier. Je ne peux pas pardonner ». Pour Giono le héros est celui qui reste en vie. Avec espoir et volonté il cherchera à éviter la guerre par ses interventions et ses écrits de 38/39 en militant pour le désarmement et pour la paix en Europe. Il connut pour cela l'emprisonnement.

Frédérique Riba Sarat

Frédérique Riba Sarat, née en 1952 en Algérie, a vécu jusqu'à l'an 2000 à Manosque. Elle est membre des *Amis de Jean Giono* depuis 25 ans et a souvent participé aux rencontres de l'été au Paradis. Diplômée de l'école des Beaux-Arts de Versailles, elle utilise dans son travail artistique, le sténopé (première technique photographique) dont la part aléatoire et magique l'amène vers le monde onirique de la poésie qui la passionne. Alliant textes et images, elle est intéressée par la création de livres d'artiste et la collaboration à des revues poétiques. Elle a participé régulièrement à Paris et en Ile de France, à des expositions photographiques et à des manifestations artistiques qui sont des moments de partage avec les poètes et le public. Notamment auprès du Musée Arthur Rimbaud à Charleville-Mézières, au Marché de la poésie et au Centre Iris à Paris, à La Galerie à Versailles.

Elle vit aujourd'hui à Hyères les palmiers où elle participe à l'atelier d'écriture de Jean-Luc Pouliquen et à la création de « Livres pauvres ». juin 2020

CETTE ÉCOLE LÀ : PLUS JAMAIS !

Même si l'on sait que, dans leur grande majorité, les enseignants font preuve d'un professionnalisme sans faille, pour faire au mieux leur métier, avec les moyens qu'on leur donne et la « formation » qu'ils ont reçue, dont les guillemets, ici, soulignent la faiblesse et l'inadaptation, l'école, notamment celle qui est imposée depuis 2017, indûment nommée « École de la confiance », est une école du mensonge et de la sélection sociale, une école à reconstruire autrement.

Comme il arrive que les crises ouvrent parfois la porte à de grands changements, osons profiter de celle-ci pour retrouver ce que de grands penseurs de l'Éducation ont proposé depuis longtemps et que deux ou trois ministres ont tenté de faire : une école digne de ce nom, où les enfants découvrent ce qu'est la démocratie, et peuvent l'apprendre par l'exemple et le vécu.

Il est en effet impossible d'apprendre la démocratie autrement qu'en la vivant.

Et comme une démocratie est toujours un peu en danger, il lui faut des citoyens capables de la défendre : des citoyens qui la connaissent bien, pour l'avoir vécue très tôt, à l'école.

Pour cela, il faut que l'école prenne enfin en compte tout ce qui est ignoré, oublié, rejeté, dans les préconisations officielles.

• Que l'élève est une personne, dont on doit respecter le fonctionnement, une personne égale à un adulte, certes sous sa responsabilité, mais non en son pouvoir, distinction capitale, fort oubliée actuellement.

• Qu'il est un être humain, qu'on ne peut ni façonner comme on veut, ni contraindre à faire des choses qu'il ne peut pas comprendre, ni dresser à faire ou dire ce qui est incompatible avec les possibilités de son âge, comme « lire » des « phonèmes », des syllabes artificielles ou des « non-mots »

• Qu'aucun apprentissage ne « commence » jamais : il continue en prenant appui sur les savoirs personnels déjà-là des enfants, toujours très importants, mais tous différents, qu'il faut connaître.

• Qu'il faut distinguer le « simple » du « facile ». Le simple, qui n'existe pas dans la vie, n'est que

le résultat d'une analyse, donc abstrait et très difficile. Pour un enfant, ce qui est facile, c'est ce qu'il connaît bien, complexe certes, mais familier, donc facile pour lui.

• Que les savoirs acquis ne doivent pas être cloisonnés et s'empiler les uns sur les autres, mais toujours mis en relation les uns avec les autres, et avec leurs rôles dans la vie.

• Que la classe est un groupe d'enfants, réunis ensemble pour que tous réussissent dans un climat de solidarité, loin de toute compétition, comme de toute émulation, qui, contrairement à la formule, n'est jamais « saine ». Son organisation doit donc être de type coopératif.

• Que des enfants (et des adultes) ne s'évaluent pas comme des objets, de l'extérieur, sans leur participation active. En classe, l'évaluation ne peut être que formative, effectuée ensemble, élèves et enseignant, jamais pour juger ou classer,

mais dans le seul but de faire le point ensemble, pour ajuster la suite du travail.

• Qu'à l'école, l'ignorance, et la non-réussite, n'ont pas à être sanctionnées, ni par des reproches, ni par des notes, mais à être travaillées en équipe, avec les pairs et l'enseignant.

Les moyens de prendre tout cela en compte ?

* Le travail d'école en équipes, d'enseignants et d'élèves.

* La conscience que ces données n'ont rien de révolutionnaire : elles sont même évidentes, et c'est la routine des habitudes qui nous aveugle.

* La conviction que certaines des injonctions officielles peuvent être assimilées à de la maltraitance pour les enfants.

*** Celle que leur obéir n'est pas loin du délit de non-assistance à enfants en danger. Peut-on admettre cela ? Avec Giono, et comme lui, refusons une telle obéissance ! L'intérêt des enfants ne doit-il pas primer tout le reste ?**

Éveline Charmeux

LE RETOUR À L'A-NORMAL

Sur l'île Ferry, capitale de l'archipel Gratuitéobligatoire, le roi Jules V a tout lieu d'être fier. Les troupes de l'empereur Covid IXX et de son chef de guerre Pangolin n'ont pas pu envahir le royaume. La fermeture des frontières de l'archipel et le civisme des habitants auront suffi à protéger l'archipel. Jules est d'autant plus fier que son archipel n'a pas d'armée. En 1949 son ancêtre Jules III a aboli l'armée en affectant le budget militaire à l'éducation et à la santé*.

Jules a tout lieu d'être fier ; aucun décès dans son royaume. Il a conséquemment levé toutes les mesures de confinement ; sauf la fermeture des confins. Déconfit, Jules est songeur, les mesures pour le retour à l'école prises par monsieur de Blanquefort-de-ses-principes le préoccupent, l'indignent, l'attristent même.

Il vient de lire les recommandations à appliquer dans les salles de classe. Les enfants ont été consignés pendant trois mois et on leur impose ces consignes comme s'ils étaient consignés ? Va-t-on les mettre à la consigne avant de les déconsigner afin qu'ils ne soient plus perçus comme un danger ? Dés qu'on signe ces consignes sait-on ce qu'on signe ?

Les prescripteurs qui ont prescrit ces proscriptions ne sont pas des linguistes les plus affinés. Ils ont conçu ce mystérieux concept ; la distanciation sociale. Pour être socialisés les enfants devront respecter une distance sociale. Si prendre ses distances est social, la proximité est donc asociale. De même, si être distant de ses proches est social, être proche de ses proches est-ce asocial ? Et si on se rapproche de son proche trop proche aurons-nous des reproches ?

Épuisé, Jules décroche, il s'endort et déjà, il rêve !

« Jules, Jules, réalises-tu que pour la première fois, depuis ma loi du 28 mars 1882, un ministre a décidé que l'enseignement n'était plus obligatoire. L'école est devenue facultative, voire libre !

Jules, mon École de l'archipel est devenue une notion vide de sens ! Jules, les élites l'ont compris depuis longtemps. Elles scolarisent leur propre progéniture dans des écoles libres ou privées. Une école donc peut être à la fois libre et obligatoire et privée puisqu'elle est libre, sans être privée des finances du royaume ! Et l'école publique est-elle libre ? Non parce qu'elle est obligatoire ! Pas avec le confinement où elle n'est plus obligatoire et pas privée des finances du royaume. Alors, pourquoi les élites ne scolarisent-elles pas leur progéniture à l'école publique qui est aussi obligatoire et libre. Elles sont sans doute privées de bon sens, comme leur école libre.

Avant l'annonce du déconfinement, il y eu un in-

tense lobbying pour la reprise de l'économie, du tourisme, de la culture, des cultes, du sport, du système de santé, des parcs historiques, pas de celle de l'école. Je sais, monsieur de Blanquefort-de-ses-certitudes, a répondu qu'il s'agissait de permettre aux parents de retrouver leur emploi. S'ils doivent retrouver leur emploi c'est qu'ils l'ont perdu, contrairement à ce qu'avaient dit les employeurs. S'ils sont sans emploi, ils auront du temps pour trouver un emploi, pendant que leurs enfants vont retrouver leur emploi du temps. Eux, ont-ils perdu du temps ? Pas facile de partir à la recherche du temps perdu ! Surtout si on n'a pas lu Proust !

Quelle déconfiture !

A l'interphone, la voix de sa secrétaire réveille Jules V

- Sire, monsieur de Blanquefort demande à être reçu ?

- Ah, vous voilà, monsieur le ministre ! Ne croyez-vous pas que c'est l'occasion, d'inventer autre chose, de faire « autrement ». La population ne croit plus en notre système éducation. Je crois que le bruit du doute croît. Moi-même, je crois en doute, mon doute s'accroît. Depuis le déconfinement, les critiques croissent et les médias croassent. Aucun doute, le doute croît. Et vous dans vos projets, vous croissez ?

- Votre majesté, j'ai enfin conclu mon grand projet ! Je viens de signer un accord avec monsieur du Puydufou. Son parc historique va accueillir mille élèves deux jours par semaine cet été. Ce n'est qu'un aperçu des vacances apprenantes. Et, pour la rentrée, je proposerai un plan pour un retour à la normale...

- Justement, j'y pensais monsieur de Blanquefort, j'y pensais ! Je suggère plutôt un plan « comment éviter le retour à l'anormal ».

* C'est le cas du Costa-Rica depuis 1848. En à peine une décennie, l'espérance de vie a décollé, le taux de mortalité a chuté et l'éducation a fait un bon en avant. Le pays présente aujourd'hui un taux d'alphabétisation proche de 100% et s'appuie sur une sécurité sociale relativement efficace. En 2019 le Costa Rica a été élu pays numéro 1 du « bonheur durable ».

Dominique Grandpierre

PAUL ARÈNE ? INCONNU AU BATAILLON !

Prononcer le nom de Paul Arène (1843-1896), cela évoque, au mieux, pour certains, des souvenirs d'une littérature quelque peu surannée et l'idée vague d'un conteur qui appartient à une tradition littéraire provençale secondaire. Alphonse Daudet, Marcel Pagnol, Jean Giono sont plus facilement cités et leurs œuvres d'autant mieux connues du grand public que certaines ont été portées à l'écran.

Un film **Jean de Figues** a bien été tourné mais il reste aujourd'hui inaccessible et on se demande bien pourquoi.

Paul Arène qui a, très tôt vécu, de sa plume, en publiant des articles et des nouvelles en séries, pour des journaux, à Paris, s'est peu préoccupé de stratégie éditoriale, c'est dire que le cheminement bibliographique à l'intérieur de son œuvre est tortueux : ses romans, ses contes, ses récits de voyage, ses pièces de théâtre, ses articles de journaux souffrent d'un manque de structuration. Ne parlons pas de ses nombreuses lettres qui, à ce jour, n'ont pas été encore publiées et que l'association des amis de Paul Arène a entrepris de déchiffrer en vue de leur publication.

En Provence, certaines villes ont donné son nom à des établissements scolaires, à des rues et des places. Un portrait géant de Paul Arène orne la façade du lycée éponyme à Sisteron. Mais connaît-on cet écrivain, sa vie, son œuvre originale et inclassable ?

Il est regrettable qu'à l'échelon des collectivités territoriales, des projets d'édition valorisant ce patrimoine littéraire n'aient pas été encouragés. Les anthologies, les littératures et les manuels de lecture font très peu de place à cet écrivain. Le plus souvent, il est totalement ignoré. Jusqu'à récemment ses ouvrages étaient pratiquement introuvables et la découverte de son œuvre originale était impossible. Et voici que les Ebooks d'Amazon et de la F.N.A.C. permettent, en pleine crise de la filière livre, d'accéder à quantité de ses ouvrages tandis que la B.N.F. met à disposition du

public plusieurs titres qu'on peut se procurer en livres. Désormais en saisissant, sur internet, le mot clef Paul Arène, apparaît à l'écran une production diversifiée qui comporte même des CD audio !

Pour souligner l'actualité de certaines de ses thématiques, l'idée est venue de publier des extraits de nouvelles. Ce recueil intitulé « Sur les pas de Paul Arène à Canteperdrix* » est destiné principalement aux enseignants et aux élèves de collège et de lycée. Les extraits publiés dans ce recueil constituent une ode à la nature qui lui a donné bien des joies et lui a apporté sans doute le principal sentiment de stabilité dans une existence déchirée. **Cette terre sisteronaise va lui inspirer des récits qui réservent bien des surprises, des textes extrêmement divers et très vivants au cours desquels les plus beaux paysages se dévoilent et qui sont sous tendus par un profond respect de la nature bruissante et grouillante de vie.**



Des promenades littéraires sont également envisagées avec le circuit des lavines autour du bastidon de la Cigalière où Arène a écrit "Jean des Figues" et la plupart de ses contes provençaux. Elles permettront de faire découvrir le timbre particulier de son écriture

poétique aboutie et de faire entendre une voix littéraire encore inconnue du grand public mais qui sonne juste et dont le retentissement trouve un écho jusqu'à nos jours.

Jean-Marie KroczeK

Sur les pas de Paul Arène à Canteperdrix, Extrait, nouvelles de Paul Arène, illustrations de Svetlana Rasymiene, Espace pédagogique et patrimonial François Richaudeau de Sisteron

DE VOUS À NOUS

Créée en 1972, l'association **Les Amis de Jean Giono** s'attache à promouvoir la lecture et la connaissance de l'œuvre de Jean Giono auprès de tous les publics. Elle organise chaque été, à Manosque, un festival littéraire et artistique : les Rencontres Giono. De 1973 à 2006, l'association a publié 66 numéros du *Bulletin des Amis de Jean Giono*. Depuis 2007, elle édite la *Revue Giono*, publication annuelle, composée d'inédits et textes rares de Giono, de témoignages, de documents et d'études critiques.



<http://www.rencontresgiono.fr/lassociation.html>

Blog de Serge Fiorio

Serge Fiorio - 1911-2011.

Actualités de l'œuvre et biographie du peintre Serge Fiorio par André Lombard et quelques autres rédactrices ou rédacteurs, amis de l'artiste ou passionnés de l'œuvre. Le tout pimenté de tribunes libres ou de billets d'humeur



Photo de Serge Fiorio prise par son ami Henri Cartier Bresson

Communication & Langages

Créée par François Richaudeau en 1962 Communication et Langages est la revue de référence en Sciences de l'information et de la communication.

Communication & langages a fêté en 2012 ses cinquante ans et son numéro 200 est paru en septembre 2019.

Communication & langages est éditée depuis 2009 par les éditions puf, avec le concours du Celsa. Son rédacteur en chef est Emmanuël Souchier



La Gazette de Lurs

Espace pédagogique et Patrimonial François Richaudeau de Sisteron

Es.P.Pa.S

45, place René Cassin

04700 - SISTERON -

bibliotheque-pedagogique-richaudeau.org

La Gazette de Lurs

Rédaction

06 30 81 92 73

gazettelurs@orange.fr

Rédacteur en chef

Jean-Marie Kroczek

Comité de rédaction :

Yvette Richaudeau

Jean-Marie Kroczek

Alain Le Métayer

Dominique Grandpierre

Les amis de La Gazette

Pour nous donner votre sentiment sur cette Gazette.

- Pour nous proposer un article.
- Pour nous communiquer les adresses d'amis à qui envoyer notre Gazette.
- Pour recevoir La Gazette par internet en nous communiquant votre adresse courriel.
- Pour nous aider financièrement en adhérant à l'association de la Bibliothèque Richaudeau ou en faisant un don.

CHEMIN FAISANT UN POÈME

Panthéisme.

C'est le Milieu, la Fin et le Commencement,
Trois et pourtant Zéro, Néant et pourtant Nombre,
Obscur puisqu'il est clair et clair puisqu'il est sombre,
C'est Lui la Certitude et Lui l'Effarement.

Il nous dit Oui toujours, puis toujours se dément.
Oh ! qui dévoilera quel fil de Lune et d'Ombre
Unit la fange noire et le bleu firmament, ,
Le vague Zoophyte a des formes d'étoiles.
Et tout ce qui va naître avec tout ce qui sombre ?

Car Tout est tout ! Là-haut, dans l'Océan du Ciel,
Nagent parmi les flots d'or rouge et les désastres
Ces poissons phosphoreux que l'on nomme des Astres,

Pendant que dans le Ciel de la Mer, plus réel,
Plus palpable, ô Proteus ! mais plus couvert de voiles
Le vague Zoophyte a des formes d'étoiles.



Paul Arène

Paul Arène a été enseignant aux lycées de Marseille d'abord, puis à Vanves. Un court texte théâtral joué avec succès à l'Odéon, Pierrot héritier, l'incita à quitter, en 1865, l'université de journalisme. Il avait 23 ans. Il commence à collaborer dans un premier temps dans Le Figaro Littéraire et compose ses premiers poèmes provençaux qui paraissent dans Almanach Avignonnais de Joseph Roumanille.

Le sujet de tous ses textes théâtraux provençaux est tiré des particularités des coutumes ou des paysages de sa région natale Sisteron. Paul Arène collabora activement avec Alphonse Daudet à la rédaction des chroniques provençales publiées par L'Événement. En 1868, Paul Arène écrit ce qu'il reste de son chef-d'œuvre, Jean des Figues. Après 1870, il écrit des chroniques, des récits, des poèmes, notamment Mobilier Scolaire (1886), Au Bon Soleil (1880), La Cage Dorée (1896), Viennent ensuite Le secret de Polichinelle (1897), Le Midi bouge (1891) et Noël pour un album d'enfant (1894).